

# La médiation animale et la création d'un espace intermédiaire entre un patient et un thérapeute

---

**L'argument principal qui sera développé est celui-ci : introduire des animaux dans un cadre clinique permet de créer des dispositifs de bienveillance au sein desquels du nouveau peut advenir dans une relative sécurité, et notamment une reconfiguration de l'identité. La notion d'*espace potentiel* (ou *espace intermédiaire*) de Donald Winnicott, augmentée de la réflexion qu'a menée le sociologue Emmanuel Belin sur la *bienveillance dispositive*, peut nous aider à penser la manière dont ceci survient, ainsi que les conditions de possibilité de ces changements.**

Depuis une cinquantaine d'années, de plus en plus de thérapeutes font intervenir des animaux dans leur pratique de soin<sup>1</sup>. Les pratiques se professionnalisent et se diversifient, mais il n'y a pas vraiment pour l'instant de cadre théorique sur lequel s'appuyer pour réfléchir à la rencontre entre humains et animaux et à ses enjeux thérapeutiques. Les quelques idées qui seront développées ici ne sont à l'heure actuelle que des pistes de réflexion. Mais celles-ci nous paraissent suffisamment solides pour être avancées et, nous l'espérons, constituer une base à partir de laquelle poursuivre vers la compréhension de ce qui se joue quand nous rencontrons les animaux, puis quand nous les introduisons « dans le bureau du clinicien ». Avant toute chose cependant, il nous faut établir une précision importante : nous ne parlerons ici que des sociétés occidentales contemporaines, pour lesquelles les animaux sont des êtres d'instinct et de biologie et sont séparés de l'humain par le mur de la culture, de l'éducation et du langage (pour le dire vite). Dans ces sociétés, les êtres humains ont tendance à penser qu'ils sont les seules créatures intelligentes sur terre et qu'ils n'ont pas d'*alter ego* sur cette planète. D'une manière ou d'une autre, l'intériorité animale y est conçue comme incommensurable avec l'intériorité humaine : c'est une différence de nature et non de degré. Dans une dimension plus morale, les animaux sont également conçus comme dénués de tromperie et de perversité ; ils auraient ainsi conservé la « grâce » que l'homme a perdue. Cette dimension morale est probablement importante dans les dispositifs cliniques qui intègrent des animaux ; elle est souvent invoquée comme *explication* aux « effets thérapeutiques » des animaux (l'animal fait du bien parce qu'il ne juge pas, parce qu'il est authentique, etc.) mais elle restera en périphérie de notre analyse.

Celle-ci s'appuiera au contraire sur les notions de *bienveillance dispositive*, d'*aire intermédiaire d'expérience* (Winnicott), de rapport créatif au monde, d'*empiètement* et d'*intégration de l'expérience*, pour essayer de comprendre comment une présence animale dans un dispositif clinique instaure une forme de médiation dans le rapport à soi et au thérapeute, qui permet de retrouver un rapport créatif au monde et peut entraîner une reconfiguration des identités.

La théorie de Winnicott, qui se présente comme une théorie du rapport créatif au monde, vise à concevoir comment se fait l'entrée en relation avec quelque chose qui est différent de soi (dont, par exemple, un animal).

---

<sup>1</sup> Pour une histoire de ce qu'on appelle parfois la zoothérapie, on peut se référer à Michalon (2014).

Pour rappel, Au début de sa vie (selon Winnicott), le bébé ne perçoit la réalité extérieure que dans la mesure où celle-ci correspond à son désir ou son fantasme, c'est-à-dire à sa réalité intérieure. C'est parce que l'objet vient s'ajuster à ce qui est créé, à l'exact emplacement du désir, qu'il peut être perçu et devenir réel pour le bébé – et de ce point de vue, l'illusion est fondatrice dans le rapport au monde. En principe, l'environnement du bébé est suffisamment bon pour que des correspondances s'établissent entre le fantasme et la réalité, et qu'il puisse croire aux objets qui lui sont présentés.

Mais il arrive que la réalité extérieure fasse irruption dans la vie intérieure du petit enfant d'une manière inopinée et sans rapport avec son fonctionnement interne : un bruit, un visage, une stimulation font irruption et *empiètent* sur la fragile identité du bébé. Celle-ci est alors menacée par l'impossibilité dans laquelle le bébé se trouve d'intégrer ces éléments ; c'est alors que le contact avec la réalité entraîne la perte du sens du self et il s'ensuit un rapport d'*exclusion* entre la réalité objective et subjective. L'empiètement, écrit E. Belin, « diminue la sensation de vie réelle, celle-ci n'étant récupérée qu'avec le retour à l'isolement » (2002, p. 82). Quand la réalité extérieure vient trop souvent empiéter sur la vie intérieure, il devient nécessaire d'édifier des défenses pour préserver l'intégrité du self. En l'absence de bienveillance, l'identité devra consacrer toute son énergie à se défendre. On peut se replier dans l'isolement et le fantasme, ou se lancer dans une défense maniaque, mais dans les deux cas le contact créatif avec la réalité est perdu ; « on n'a pas de lieu où créer, c'est-à-dire un lieu où fabriquer un rapport d'indécidabilité entre le dedans et le dehors. [...] C'est comme s'il fallait choisir entre la vie intérieure et la réalité extérieure. » (Belin, 2002, p. 83). Or, l'espace potentiel est, précisément, un lieu où créer, un lieu où il n'est pas nécessaire de choisir entre vie intérieure et réalité extérieure. C'est pourquoi, pour qu'une relation s'inaugure entre le petit enfant et un monde extérieur différent de lui, il faut, dit Winnicott, qu'une *aire intermédiaire* ou un *espace potentiel* soit. Celui-ci peut être défini comme « une aire intermédiaire d'expérience à laquelle contribuent simultanément la réalité intérieure et la vie extérieure » (1975, p. 9). C'est là que se constitue l'expérience du bébé.

Revenons à présent à la rencontre avec des animaux. Il nous semble que pour comprendre ce que fait l'introduction d'un animal à un dispositif de soin, nous devons admettre que la rencontre avec un animal, étant une rencontre avec une altérité radicale, entraîne une désorganisation de l'expérience et de l'identité (ce que le psychiatre H. Searles appelait « l'angoisse de devenir non humain »). C'est ce qu'on observe dans un zoo, où les visiteurs sont souvent médusés, perplexes ou restent sans voix devant les cages des animaux : ils ne savent pas comment se relier à eux, comment les rendre *pertinents pour eux*, et les faire entrer dans leurs histoires, comme dirait G. Bateson. Il y aurait donc toujours un risque d'empiètement, pour reprendre les termes de Winnicott cette fois. Face à celui-ci, deux réactions sont possibles, qui sont deux manières d'éviter la rencontre : le repli dans le fantasme et l'isolement, sous la forme de projections anthropomorphiques d'une part, et la fuite dans l'action, sous la forme d'un rapport objectivant aux animaux (coupure), d'autre part. On peut alors considérer que la rencontre avec des animaux (et le terme de rencontre doit être pris ici au sens fort de « faire connaissance ») ne peut se produire que dans cet espace intermédiaire, où il n'est pas nécessaire de choisir entre le dedans et le dehors, c'est-à-dire de décider ce qui, dans ce que je perçois de l'animal, me revient ou revient à l'animal lui-même. Cette aire intermédiaire d'expérience autorise (et favorise) un travail d'intégration de l'expérience et une reconfiguration, temporaire ou non, de l'identité. Par exemple, je suis touchée par un vol de grues en migration parce qu'il m'évoque le courage, la solidarité

et le voyage, et que sa contemplation me relie à des lieux lointains de la planète, et ceci entraîne une reconfiguration temporaire du moi.

Il s'ensuit que l'imaginaire, la métaphore, l'incertitude, l'indétermination, la créativité et un certain travail d'intégration sont au cœur d'une mise en relation avec les animaux dans laquelle on devient capable de les rendre pertinents pour soi. Ces propriétés particulières de la rencontre avec les animaux sont la base à partir de laquelle le travail clinique peut se construire.

Celui-ci doit admettre de prendre un risque, celui de sortir des routines et des scénarios tout faits pour oser être affecté et/ou affronter l'imprévisible de la rencontre. Prendre ce risque sera plus acceptable si l'environnement est suffisamment bienveillant afin que la rencontre se fasse sous le signe de l'intégration plutôt que celui de la perte d'identité. Quand ces conditions sont remplies, introduire des animaux dans le cabinet du clinicien peut aider au renforcement ou à la restauration du sens du self, à l'affirmation du sentiment d'exister, voire à la réanimation psychique.

Tout ceci sera présenté, développé et discuté à partir de quelques exemples.